

— Vous plaî-t-il d'entendre le beau fabliau de messire Lydéric, qui fonda la châtellenie de Lille ?

— Non pas... tout me déplaît... Ah ! Ludwine, si le bon Dieu voulait me permettre de voir, je ne m'ennuierais jamais.

— Eh bien ! dit Ludwine avec une inspiration soudaine, il faut venir le demander à madame Marie, Mère de Dieu, et notre chère Dame... Son image est là-bas, dans le creux d'un chêne : j'y vais prier souvent. Venez, venez, damoiselle !

— Je le veux bien ! s'écria Otilie soudain ranimée ; je n'ai pas de permission à demander ; ma mère est à Bruges et mon père à la chasse. Venez, Ludwine !

Les deux jeunes filles mirent leurs capes et franchirent les cours, les fortifications et le pont-levis. Le pays était en paix, la baronnie habitée par des vassaux fidèles ; on les laissa donc aller librement. Elles traversèrent les champs dépouillés de leurs ondoyantes moissons, les prairies, sur lesquelles planait une vapeur blanche et diaphane, que le soleil aspirait sans pouvoir la dissiper, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la forêt de Ghistelle. Les chênes séculaires, qui peut-être avaient vu passer les armées romaines, s'élevaient comme des monarques au-dessus des sapins, frêles et tristes, et des genêts, des bruyères, des myrtilles, que le sol de cette partie de la Flandre produit en abondance. Tout était silencieux. Les premières rigueurs de l'automne étouffaient le gazouillement des oiseaux ; ils ne chantaient plus, mais ils voletaient d'un air empressé sous le feuillage jauni, et becquetaient les fruits rouges du sorbier, les mûres des ronces et les baies de génévrier.

Les jeunes filles s'avancèrent sous une avenue ombreuse, mais Ludwine cherchait en vain le grand chêne qui renfermait dans ses flancs moussus la sainte image qu'elle aimait à invoquer. Otilie avait répété plusieurs fois :

“ Sommes-nous bientôt à la petite chapelle ?

— Damoiselle, dit enfin Ludwine, je crois que je me suis trompée. Il faudra revenir sur nos pas... La bonne Notre-Dame est là-bas à droite.

— Oh ! ma mie, je suis bien lasse ; je voudrais me reposer quelque peu.

— Eh bien ! damoiselle, je vais vous conduire sous ce grand saule, là-bas... Il laisse traîner ses branches jusque dans l'eau de la fontaine, une belle fontaine où les nuages se mirent... Vous vous assiez sur le gazon, et j'irai vous chercher des mûres et des noisettes... Venez !

La jeune aveugle suivit sa conductrice ; celle-ci l'installa sur le gazon, ras et touffu comme du velours, arrangea autour d'elle les plis de sa cape ; puis, vive, for te, alerte, elle

se mit à courir pour dépouiller les buissons de leurs fruits sauvages. Otilie demeura seule.

Elle était accablée de fatigue et de soif, et il semblait que les feux du soleil couchant vinsent se refléter sur ses joues. Appuyée contre le tronc du saule, elle écoutait le murmure de la fontaine... Tout à coup, l'idée lui vint de plonger ses mains dans cette eau pure et d'en rafraîchir son front et ses lèvres. Elle s'approcha avec dextérité et prudence, sans intérieur que le Ciel a donné aux aveugles ; elle s'agenouilla au bord du ruisseau, dont l'harmonieux murmure enchantait son oreille ; elle avança sa main... qui rencontra d'abord les racines traînantes et chevelues des germandrées, et se mouilla enfin au contact glacial de l'eau...

Otilie humecta aussitôt son front et ses joues ; mais à peine les gouttes limpides eurent-elles touché ses paupières qu'elle poussa un cri qui frappa les profondeurs de la forêt. Ludwine accourut aussitôt ; elle trouva sa compagne à genoux au bord de la fontaine, les mains jointes et les yeux levés au ciel, dans une attitude d'extase et de contemplation.

“ Damoiselle, qu'avez-vous ? s'écria Ludwine effrayée.

— Ludwine, je vois ! Je ne suis plus aveugle !... Le jour s'est fait ! Je te vois ! Tu es là !... Voilà la fontaine ! Voilà des arbres ! Voilà le ciel... le beau ciel... O mon Dieu, c'est donc bien vrai !

Ludwine, muette d'étonnement, s'approcha, prit les mains d'Otilie et la contempla avec admiration. Ses yeux étaient ouverts... Ils avaient des regards et des étincelles, ils souriaient à travers les larmes, et toute son âme se reflétait dans leurs transparents miroirs.

“ Oh ! damoiselle, c'est un miracle ! dit Ludwine d'une voix basse et profondément émue. Prions Dieu ! ”

Elles se mirent à genoux et levèrent les mains au ciel ; mais elles ne purent prier ; leur bonheur était trop grand.

Enfin Otilie baisa la terre et dit :

“ Toute ma vie, ô mon Dieu, je vous servirai. ”

Puis, se relevant :

“ Viens, dit-elle, allons vers mon père ; il me dira comment il faut remercier Dieu. Allons ! ”

Elle jeta un dernier regard sur la fontaine aux eaux mystérieuses et bénies, et se remit en chemin. Sa fatigue était oubliée, son pas devenait de plus en plus rapide ; elle répétait sans cesse à Ludwine :

“ Oh ! que mon père et ma mère seront heureux ! ”

Et l'idée de ce bonheur si prochain activait sa marche légère.

Enfin, elles aperçurent le manoir de Ghistelle, dont les tours grises se confondaient avec les teintes d'un ciel nébuleux. Une de salles était fortement éclairée, et ses hautes fenêtres bril-